Tullio De Mauro – « ... avoir conscience de la nature mobile et progressive de la pensée saussurienne »

Entretien avec Giuseppe D'Ottavi

Giuseppe D'Ottavi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/1068>

DOI : 10.4000/genesis.1068

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2012

Pagination : 143-146

ISBN : 978-2-84050-869-4

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Giuseppe D'Ottavi, « Tullio De Mauro – « ... avoir conscience de la nature mobile et progressive de la pensée saussurienne » », *Genesis* [En ligne], 35 | 2012, mis en ligne le 15 novembre 2014, consulté le 11 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1068> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1068>

Tullio De Mauro

« ... avoir conscience de la nature mobile et progressive de la pensée saussurienne »

Entretien avec Giuseppe D'Ottavi

Récemment nommé docteur honoris causa de l'université Sorbonne Nouvelle-Paris III (novembre 2010), Tullio De Mauro (1932) est professeur émérite de linguistique générale à la « Sapienza », Université de Rome. Il a écrit sur l'histoire de la langue italienne, sur la sémantique et sur l'éducation linguistique, et il dirige le Grande dizionario italiano dell'uso (Turin, 1999, 6 vol.). Il a été ministre de l'Instruction publique de la République italienne en 2000-2001. L'appareil critique qui accompagne sa traduction du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure (1967) intègre les versions de plusieurs langues, y compris – depuis 1972 – l'édition française.

Giuseppe D'Ottavi – *L'histoire des études saussuriennes est une histoire de manuscrits. Avec la parution du Cours de linguistique générale¹, le dialogue entre le texte achevé et l'ensemble de ses sources prend place au fondement de l'interprétation de la pensée de Ferdinand de Saussure. La récupération critique et l'apparition inattendue d'un manuscrit en marqueront progressivement les articulations fondamentales. Quelle est l'empreinte que cette condition a laissée sur le champ des études saussuriennes ?*

Tullio De Mauro – C'est la condition qui renforce cette prudence déjà manifestée par Robert Godel dans son étude sur les bases manuscrites, sur les couches constitutives du *Cours* saussurien². Godel se fondait justement sur la simple constatation que nous ne possédons pas de manuscrit complet, exhaustif, qui restitue de manière organique et systématique ce qui était le point d'arrivée, ou le point auquel était parvenue l'évolution de la pensée saussurienne à l'époque des trois cours de linguistique générale, ceux – pour ainsi dire – photographiés par le *Cours*. Il n'y a pas de manuscrits du *Cours*, il n'y en avait pas en 1916, et nous ne les avons pas aujourd'hui. Il y avait, à l'époque de Bally et Sechehaye, des manuscrits dispersés, de différentes dates, témoignages d'une pensée en forte

évolution. Ce fait aurait dû mettre en garde contre une tentative de rigidifier une pensée qui n'était pas parvenue à s'établir en système, du moins dans la forme explicite et définie d'un manuscrit unitaire. Dans le sillage de la prudence indiquée par Godel, s'est ouverte d'un côté la chasse à de nouvelles notes manuscrites qui auraient permis de remonter à l'époque des leçons genevoises ou des notes saussuriennes déjà connues et plus ou moins explicitement liées aux leçons ; d'un autre côté, la conscience de la nature mobile et progressive de la pensée saussurienne a commencé à avoir cours et à prendre de plus en plus d'espace. Des éléments terminologiques et conceptuels constitutifs apparaissent dans les toutes dernières ou même dans la dernière leçon du troisième et dernier cours (*signe, signifiant, signifié*), de sorte que c'est seulement à la fin de son parcours que Saussure a défini les poutres maîtresses de ce qui aurait dû être l'architecture la plus complète de sa pensée... une espèce de *Sagrada Familia*. Si les

1. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* (1916), éd. Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration d'A. Riedlinger, Lausanne/Paris, Payot, 1922.

2. Robert Godel, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* (1957), Genève, Droz, 1969.

« manuscrits de l'Orangerie³ » – retrouvés en 1996 – remontent aux années 1890, c'est-à-dire dix-quinze ans avant les leçons sur lesquelles est monté le *Cours*, nous devons reconnaître que certains noyaux de réflexion ont accompagné longuement Saussure dans la seconde partie de son existence. Ceci se devinait déjà, et cette découverte l'a confirmé en partie. Des manuscrits d'une autre nature, qui étaient encore peu considérés jusqu'à une période récente, sont aujourd'hui l'objet de nouvelles explorations et de nouvelles études. On ne peut exclure des surprises – on ne doit jamais les exclure en principe –, même si j'ai quelques doutes sur la probabilité de l'avènement de nouveautés qui nous contraindraient à révolutionner ce que nous avons cherché à comprendre jusqu'à présent et ce que nous sommes en train de comprendre des lignes évolutives de la pensée de Saussure. Attendons de voir.

G. D'O – *Sur la vague des trouvailles récentes, se sont précisées des tendances critiques qui visent à considérer le manuscrit autographe comme l'unique voie d'accès à une exégèse légitime. Ceci a produit un geste herméneutique radical. Deux Saussure circuleraient : celui dont le nom figure sur la couverture d'un important livre de linguistique du XX^e siècle, et celui qui a esquissé des notes en les recueillant sous le titre De la double essence du langage⁴. Un Saussure apocryphe et un authentique ? Quelle est votre position ?*

T. De M. – Je ne crois pas qu'il y ait deux Saussure. Il me semble qu'il y a consonance entre trop de points des notes tourmentées de l'Orangerie, le peu de notes autographes déjà connues et publiées par Rudolf Engler⁵, et ce qui se trouve dans les cahiers des étudiants, ensemble qui constitue, en grande partie, la base du *Cours*⁶. Je ne pense pas que nous puissions nous permettre de supprimer le matériel qui dérive des notes des étudiants et donc je ne pense pas que nous puissions nous libérer d'un seul coup de la tentative de Bally et Sechehaye de reconstituer ce trésor dans une quelconque forme ordonnée. Certainement, le texte du *Cours* ne reflète pas l'évolution que Saussure déclare vouloir donner à la suite de sa pensée, et cette mise en ordre remaniée a conduit, dans l'histoire de la lecture du *Cours*, à obscurcir des

aspects importants, à reléguer typiquement dans un petit chapitre de « Linguistique géographique » ce qui semble être le point d'amorce de sa réflexion. Je me réfère à ce que Saussure dit à propos des variations internes aux parlants qui convergent vers un même modèle de langue, et des variations des différents modèles de langue, les différentes langues du monde. Cette vision d'une mer de vagues d'innovations qui parcourent tout l'univers de l'activité langagière semble avoir été le vrai départ, ce que Saussure veut faire voir, et voit. Tout ceci trouve des formulations suggestives et dramatiques dans le troisième cours de linguistique générale, et se trouve dans le *Cours*, où il y a tous les petits fragments de ce cadre général, certes dispersés, désarticulés et privés de leur fonction d'*incipit* du parcours théorique, mais témoins précieux du développement d'une idée fortement présente et déclarée, déjà dans la première leçon genevoise de 1891, par exemple⁷. Nous sommes face à des éléments de continuité très forts : c'est pourquoi je ne crois pas que nous devions compter avec deux, mais plutôt avec autant de Saussure, avec une pensée en évolution, avec des thèmes qui refleurissent continuellement.

G. D'O – *S'il est évident qu'un robuste travail philologique (qui aujourd'hui est en train de prendre la forme de l'entreprise de numérisation des manuscrits promue par le Cercle Ferdinand de Saussure et coordonnée par Daniele Gambarara) est central, n'y a-t-il pas le risque de rester hypnotisés par l'argument du « manuscrit autographe », oubliant au passage la fécondité de l'appareil conceptuel saussurien que nous possédons – comme vous le dites – dans ses articulations principales, et donc de rester enfermés dans la confusion entre héritage historique et réception créative ?*

3. F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, éd. Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard, 2002, p. 17-135.

4. Bibliothèque de Genève, Arch. de Saussure 372 ; Saussure, *Écrits de linguistique générale*, op. cit., p. 17-88 ; Saussure, *Science du langage*, éd. René Amacker, Genève, Droz, 2011.

5. Rudolf Engler, *Édition critique du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* (1974), Wiesbaden, Harrassowitz, 1990, t. II.

6. R. Engler, *Édition critique du Cours de linguistique générale* (1968), Wiesbaden, Harrassowitz, 1989, t. I.

7. F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, op. cit., p. 143-156.

T. De M. – On peut facilement éluder le risque grâce à des projets comme celui soutenu par le Cercle. La grande disponibilité et l'accès immédiat aux sources que l'édition numérique promet sont la base matérielle – pour ainsi dire – de tout bon travail critique, et le bon travail critique ne cesse jamais d'être productif. La philologie informatisée qui se profile est sans doute utile, lorsqu'elle est intégrée – je veux le souligner – à ce que nous savons aussi des témoins indirects, à ces sources qui rapportent des entretiens, qui réfléchissent en quelque sorte les conversations avec Saussure. Je pense, par exemple, à la note d'Adrien Naville sur *sémiologie*⁸, mais surtout aux notes des leçons, une source certes non autographe, mais en résonance avec ce que nous savons d'un autre côté, et que je trouve nécessaire de ne pas négliger. Les cahiers des étudiants sont très précieux et, comme nous sommes en train de le découvrir maintenant, non seulement ceux des étudiants des cours de linguistique générale, mais aussi de morphologie, de linguistique historique...

G. D'O – *Cet état de choses dans l'ordre des études saussuriennes invite à une réflexion plus générale, qui intercepte la question classique du rapport entre auteur et éditeur. Repensant à votre travail sur le Cours, je me demande s'il ne vous est jamais venu le doute d'avoir restitué un Saussure trop « demaurien » ?*

T. De M. – Non, je ne crois pas – j'espère en revanche qu'il y a en De Mauro un peu de Saussure. Ce problème se pose certainement et il s'est posé pour d'autres legs. Me viennent à l'esprit les *Quaderni dal carcere* d'Antonio Gramsci, qui ont été l'objet d'une première publication assez manipulée et fragmentée, qui a certainement dénaturé la réflexion authentique de Gramsci⁹. En ce qui me concerne, certaines expériences d'études et de travail que j'ai eu l'occasion de faire avant le travail philologique sur Saussure m'ont orienté vers la recherche et la reconstruction des lignes d'évolution de sa pensée – ceci est clair et je l'ai déclaré plusieurs fois. Puis, une fois accomplie cette première démarche, mes travaux successifs sont allés rappeler – j'espère toujours plus et toujours mieux, mais il se peut que je me trompe – ce que la réflexion sur Saussure m'avait enseigné. Je crois être arrivé assez tardivement à payer ma dette naturelle

envers Saussure. C'est seulement entre les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix que j'ai pu énoncer des idées, des formulations que je ne possédais pas dans les années soixante, lorsque j'ai commencé à m'occuper du *Cours*.

G. D'O – *Parlons de votre pratique de l'écriture. Avez-vous beaucoup de notes de travail ? Conservez-vous les brouillons de vos textes ?*

T. De M. – Oui et non. Cela a beaucoup changé avec les années. Jusqu'aux années soixante j'écrivais beaucoup à la main, de petites notes sur des fiches qui ensuite confluaient en un texte, parfois manuscrit sinon dactylographié dès le début, et j'éliminais petit à petit les matériaux de départ... je peux dire les avoir même complètement éliminés. Il arrivait souvent que ce dactylogramme soit beaucoup tourmenté par des corrections et des révisions manuscrites, et souvent j'étais contraint de préparer des versions dactylographiées ultérieures pour réussir à donner au typographe une page la plus propre possible, sans trop de ratures ou d'ajouts (ou « poissons », comme on disait¹⁰). C'était la procédure habituelle pour les travaux de dimension majeure qu'il m'est arrivé de faire : habituellement je ne conservais pas les rédactions intermédiaires, je les éliminais à la sortie du livre ou de l'article. Je ne crois pas posséder de papiers de mes travaux plus anciens que 1990, c'est-à-dire antérieurs à l'arrivée de l'ordinateur. Avec l'informatique

8. « M. Ferdinand de Saussure insiste sur l'importance d'une science très générale qu'il appelle *sémiologie* et dont l'objet serait les lois de la création et de la transformation des signes et de leur sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie. Comme le plus important des systèmes de signes c'est le langage conventionnel des hommes, la science sémiologique la plus avancée, c'est la *linguistique* ou science des lois de la vie du langage », Adrien Naville, *Nouvelle Classification des sciences*, Paris, Alcan, 1901, p. 104.

9. Antonio Gramsci, *Quaderni dal carcere*, éd. Felice Platone, Torino, Einaudi, 1948-1951, 6 vol. Due à un dirigeant du parti communiste, cette édition présente les écrits des cahiers gramsciens suivant un critère thématique. La reconstitution du texte selon un principe chronologique sera l'œuvre de Valentino Gerratana (Torino, Einaudi, 1975).

10. En italien « *pesci* ». Il s'agit d'un terme spécifique aux correcteurs d'épreuves tiré de l'argot des typographes qui désigne les omissions des lettres qui se produisent pendant la fabrication, ainsi que les tracés de correction qui flottent parmi les lignes et les marges de la page.

les choses ont quelque peu changé : dans les deux ou trois ordinateurs que j'ai eus – jusqu'à celui que j'utilise actuellement – il y a encore les rédactions qui ont été ensuite publiées. Assez paradoxalement (quelqu'un l'a observé) jamais autant de papier ne fut produit – ou conservé – depuis que l'on a pu renoncer au papier... et cela vaut aussi pour moi : à cause de la préoccupation de voir s'évanouir mystérieusement les textes au format électronique, je les imprime généralement. Ceci n'advient pas tant pour les livres – dont je garde juste les fichiers – mais il m'arrive d'imprimer les articles et de conserver les impressions dans des dossiers organisés selon le mois au cours duquel le travail a été produit. En effet, à partir d'un certain moment j'ai commencé à me servir d'un classeur Olivetti, dans lequel il y a aujourd'hui les documents sauvés des années soixante-dix, quatre-vingt, jusqu'aux années quatre-vingt-dix. Un débarras aujourd'hui inexploré : je sais qu'il existe, je l'ai un temps utilisé, mais désormais, qui sait ce qu'il contient vraiment ? J'ai utilisé aussi un deuxième classeur, mais de manière toujours plus sélective. Maintenant, en revanche – et ce depuis plusieurs années – je suis passé à un autre régime. Mois par mois, je range mes papiers dans de petits dossiers (premiers brouillons de travaux écrits à la main, notes volantes – généralement rangés ensemble selon ce à quoi ils sont destinés – et impressions d'épreuves) qui deviennent ensuite, quand les mois passent, une sorte d'archive chronologique. Ici, en effet, on pourrait trouver le matériel préparatoire à côté de la version finale. Désormais les petits dossiers sont devenus de gros cartons auxquels il m'arrive de temps à autre de revenir, afin de repêcher de vieux écrits, à la recherche de choses que je sais avoir eues, et que j'ai oubliées.

En somme, je ne suis pas un grand conservateur, par rapport, par exemple, à mon très vénéré professeur Antonino Pagliaro¹¹ qui conservait tout : dès la première note idéative, il stratifiait les versions successives jusqu'à la rédaction finale partie à l'impression et jusqu'aux épreuves, tout. Le rêve des généticiens, je le sais, mais en ce qui me concerne, je tends à me libérer des versions intermédiaires, je ne suis pas leur homme.

G. D'O – *De quelle manière l'avènement de l'écriture électronique a-t-elle influencé votre façon de travailler ?*

T. De M. – Je continue à utiliser le stylo, mais de plus en plus rarement. Pour un plan, pour la première structure d'un texte, j'ai de plus en plus fréquemment recours à l'ordinateur, jusqu'aux premières notes. Sur cette trame je construis ensuite le texte. Je tends à faire de nombreux ajustements en cours de travail, de nombreuses corrections, et je jette beaucoup de ce que j'ai déjà écrit et, dans mon cas, la facilité d'intervention sur le texte que permet l'écriture électronique est évidente. J'ai toujours écrit pour des journaux – un travail collatéral que j'ai mené avec quelque dévouement ; l'article de journal est lié à des espaces spécifiquement cadrés et sur ce plan l'informatisation a énormément favorisé la rédaction car pour écrire des textes aux contours contraints, l'ordinateur est précieux. J'espère qu'arrive aussi à l'école la culture de l'espace assigné, de la limite comme consigne importante afin de faire comprendre la teneur du texte que l'on attend de l'étudiant. Depuis quelques années, par exemple, je tiens une rubrique pour un hebdomadaire, *Internazionale*¹², de mille cinq cents signes, pas un de plus, pas un de moins : eh bien une fois établie la première rédaction, une partie notoire du temps passe dans la lecture et la relecture afin de s'assurer que dans ces mille cinq cents signes il y ait tout ce qui me semble important – en étant attentif à utiliser peu d'adjectifs, comme on le recommande toujours.

11. Orientaliste et linguiste, Antonino Pagliaro (1878-1973) était professeur de linguistique, de philologie iranienne et de philosophie du langage à l'Université de Rome (1927 à 1968). Son activité s'est principalement déployée dans les domaines de l'indo-européen, des langues du groupe roman et de l'exégèse textuelle à travers des critères linguistiques (nommée par lui-même « *critica semantica* »).

12. <www.internazionale.it>.